



HAL
open science

Les langues qui meurent : Qu'est-ce qui tue les langues ?

François Jacquesson

► **To cite this version:**

| François Jacquesson. Les langues qui meurent : Qu'est-ce qui tue les langues ?. 2020. halshs-02925373

HAL Id: halshs-02925373

<https://shs.hal.science/halshs-02925373>

Preprint submitted on 29 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les langues qui meurent. Qu'est-ce qui tue les langues ?

F. Jacquesson

Avec une note sur le concept de diglossie.

Cet article devrait être suivi bientôt de deux autres : l'un sur la langue française, l'autre les langues qui changent – un phénomène tout différent des langues qui meurent.

Version 2b

Il y a des langues qui « meurent ». Elles sont nombreuses, le phénomène touche d'abord les langues rares mais pas seulement ni exclusivement¹. Dire qu'une langue meurt est une métaphore, car une langue n'est pas un organisme vivant, mais un organisme culturel : elle se transmet par apprentissage, pas par reproduction sexuée ou non.

Une langue peut « mourir » de deux façons : soit parce que ses locuteurs meurent tous, ou presque tous ; soit parce qu'ils abandonnent cette langue au profit d'une autre – ce qui signifie donc qu'ils étaient plus ou moins bilingues.

Cet article est donc en deux parties. La 1^{re} évoque un drame qui n'est pas en soi linguistique : les massacres de populations. Les conséquences linguistiques sont cependant évidentes, et il faut en parler. La 2^e explique pourquoi les langues meurent, quand leurs locuteurs vivent.

1. La mort des locuteurs

Le premier cas peut être la conséquence d'un massacre, naturel ou non. Supposez une île où deux ou trois langues rares sont parlées – il y a de nombreuses îles de ce genre. Un tremblement de terre, ou sous-marin, un volcan, un tsunami anéantit la population. Les langues ont disparu. Elles ne réapparaîtront jamais. Il existe de nombreux cas connus de tels ravages dans le Pacifique ou dans l'axe Sumatra-Java par exemple ; l'éruption du Krakatoa, entre Sumatra et Java, le 27 août 1883, fit plusieurs dizaines de milliers de morts soit directement par les projectiles de l'éruption, soit à cause du tsunami subséquent. Il est probable que plusieurs langues rares ont disparu avec leurs locuteurs, en quelques heures. Mais il y a eu de telles destructions plus près de chez nous : je pense moins à la célèbre éruption du Vésuve en 79 AEC, qu'à l'éruption catastrophique de l'île grecque de Santorin, plus ancienne (vers 1600 AEC), qui a affecté toute la moitié est de la Méditerranée. Toutes les catastrophes naturelles importantes qui détruisent des populations détruisent les langues parlées par ces gens. Il faut rappeler que jusque récemment, les petites langues, parfois très localisées, étaient la norme. Il en résulte qu'une catastrophe, même locale, affecte par conséquent la distribution des langues.

Le mythe de l'Atlantide, où Platon évoque² l'effondrement d'un continent entier, et de la civilisation qui y vivait, a laissé une grande impression. Dans la mise en scène de Platon, Socrate dîne avec trois amis, Timée, Hermocrate et Critias. Ce dernier rapporte une histoire que lui racontait, dit-il, son arrière-grand-père, également nommé Critias. Cette histoire, le vieil homme l'avait entendue du célèbre Solon, qui était son ami, et celui-ci l'avait apprise alors qu'il voyageait en Égypte. Solon avait raconté à des Égyptiens l'histoire grecque du Déluge, avec Deucalion et Pyrrha, les seuls survivants. Les Égyptiens s'étaient moqué des Grecs, dont les traditions étaient si courtes, et auraient expliqué à Solon que des convulsions destructrices agitent le sol et la mer à de grands intervalles de temps. Que

¹ Cet article emploie les expressions de « langue première », « langue commune » et de « mode réticulaire » et « mode stratifié » pour décrire les géographies linguistiques. Ces expressions sont expliquées dans 'Les langues rares. Qu'est-ce que c'est ? A quoi ça sert ?' à <https://www.academia.edu/37938203>

² Ce mythe célèbre, probablement inventé par Platon, est raconté d'abord dans le *Timée*. Platon y revient d'une façon un peu plus détaillée dans le *Critias*, mais de ce dialogue seul le prologue nous est parvenu.

d'ailleurs la cité d'Athènes avait joué autrefois un rôle important en résistant à l'invasion des puissants Atlantes, dont l'armée était venue d'une île au-delà du détroit de Gibraltar. Victorieuse, l'armée conduite par les Athéniens aurait poursuivi les ennemis jusque sur leur île...³

Mais dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes. Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terribles, toute votre armée fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et de même l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut.

Dans le mythe, la disparition des Atlantes, même s'ils sont présentés comme des agresseurs enfin vaincus, n'est pas liée à leur rôle historique ; ils sont simplement un exemple (judicieusement choisi pour flatter Athènes) d'un pays disparu au cours de ces commotions physiques terribles mais inévitables, dont le déluge des Grecs est un autre exemple. Platon a vu le problème des langues, du moins assez pour le contourner : son personnage explique au début du *Critias* que dans sa description de l'Atlantide, même les noms propres sont grecs⁴ :

Solon, voulant utiliser ce récit dans ses poèmes, demanda quel était le sens de ces noms. Il découvrit que les Égyptiens, qui les premiers avaient écrit cette histoire, les avaient transcrits dans leur idiome. Lui-même, ayant retrouvé la signification de chaque nom, les retraduisit une deuxième fois dans notre langue, pour les écrire. Or, les manuscrits mêmes de Solon étaient chez mon aïeul ; maintenant, ils sont encore chez moi et je les ai fort étudiés dans ma jeunesse. Lors donc que vous entendrez des noms pareils à ceux de par ici, n'en soyez pas surpris...

Dans son livre au titre hollywoodien, *1177 avant J.C. Le Jour où la civilisation s'est effondrée*, Eric Cline décrit⁵ la fin de l'âge du bronze en Méditerranée. Il décrit cet épisode difficile à saisir, l'invasion (?) des « peuples de la mer » en Egypte, sur la côte du Proche-Orient, en Crète et en Grèce. Les sources historiques montrent, semble-t-il, qu'une série connectée d'événements a bouleversé ces régions de façon dramatique. Une chose est certaine : le paysage culturel a changé – et aussi la carte linguistique. *L'Illiade* et *l'Odyssée* sont des évocations puissantes de ce monde disparu.

Supposez une langue rare parlée par une population prise dans une guerre, grande ou non. La population est tuée. La langue disparaît, à jamais. Ceci peut arriver même à des langues plus répandues si la guerre est plus vaste ou la haine plus ciblée. Les exemples sont très nombreux, sur tous les continents. En Amérique du Nord, presque toutes les langues amérindiennes ont disparu à date historique parce qu'on a tué les locuteurs ou parce qu'ils ont disparu dans des épidémies. Dans le cas tragiquement célèbre d'Ishi⁶, en Californie, il n'en restait qu'un de son groupe : la langue est perdue aussi. Le même genre de massacre racial, aggravé aussi par des chocs infectieux, a eu lieu en Australie et en Tasmanie⁷, où le massacre des « aborigènes » est une poignante réalité. L'étendue du massacre direct des populations locales reste difficile à chiffrer, de même que celui de la destruction indirecte par les épidémies, et cette grave question dépasse notre propos – mais l'expansion sur ces continents

³ Platon, *Timée*, 25cd. Trad. Albert Rivaud. Les Belles Lettres.

⁴ Platon, *Critias*, 113ab. Trad. Albert Rivaud. Les Belles Lettres.

⁵ Eric H. Cline, 2015, *1177 avant J.-C. Le jour où la civilisation s'est effondrée*. Maspero, La Découvert/Poche. Traduit de l'anglais (2014, Princeton Univ. Press) par Philippe Pignarre.

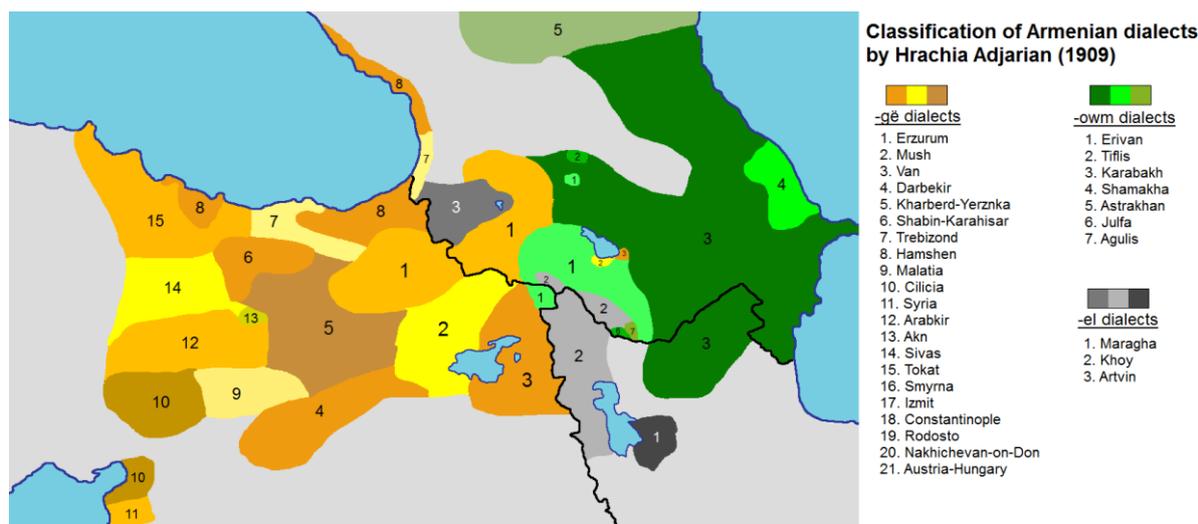
⁶ Ishi fut capturé et emprisonné en 1911. L'anthropologue Alfred Kroeber (1876-1960) obtint sa libération et le protégea à l'Université de Californie, San Francisco. Il apparut que l'homme capturé à bout de forces se nommait Ishi et était de la dernière survivant de l'ethnie Yana, exterminée en 1865 par les mineurs de la Ruée vers l'Or. Ishi mourut en 1916. La femme d'Alfred, Théodora Kroeber, publia sa biographie, *Ishi in Two Worlds* en 1961 et le livre fut traduit en français en 1968, par Jacques Hess, sous le titre *Ishi*, Plon, coll. Terre humaine.

⁷ Les habitants de Tasmanie étaient environ 5000 lors de l'arrivée des colons « blancs » en 1803. Vers 1833, il n'en restait que 300, qui furent déportés dans l'île Flinders, et plus tard dans d'autres endroits. La dernière personne à avoir eu deux parents aborigènes, Truganini, est morte en 1876. Son squelette fut exposé au Tasmanian Museum jusqu'en 1947.

des populations d'origine européennes, et donc de leurs langues, s'est faite presque toujours de force, et en provoquant des catastrophes de grande ampleur – du point de vue linguistique aussi bien.

Certaines langues n'ont « survécu » aux massacres récents des populations qui les parlent que parce qu'elles étaient dispersées : en « diaspora ». Les tueurs, aussi systématiques qu'ils aient voulu être n'ont éradiqué ni l'arménien, ni tout à fait le yiddish – pour se borner à ces deux exemples notoires.

L'entreprise génocidaire à l'encontre des Arméniens (1915-1916 surtout), où deux-tiers de la population arménienne de Turquie a été exterminée, est aussi un des moments les plus affreux du XX^e siècle. La carte dressée en 1909 - donc avant l'épisode génocidaire majeur - par H. Adjarian est pleine d'intérêt⁸.



Les dialectes arméniens, d'après Adjarian (1909) modifiée⁹

Titre original : 'Cartes des langues et des dialectes parlés par les Arméniens'

La carte ci-dessus est une version modernisée et simplifiée de la carte dessinée par Adjarian ; elle omet plusieurs sites arménophones essentiels en Méditerranée ou Mer Noire, notamment Smyrne (dialecte 16) et Istanbul (dialecte 17), et néglige des dimensions importantes de la question, dont je donne seulement un exemple en citant le texte d'Adjarian à propos du dialecte 7¹⁰.

Dialecte de Trébizonde. Ce dialecte est parlé sur une petite étendue : ce sont les villes de Trébizonde, Baïbourt, Gümüşxane et Kirasun (dont les habitants Arméniens sont venus de Trébizonde). Les villages de Trébizonde et ceux de Baïbourt n'entrent pas dans ce cercle, ayant les premiers un dialecte spécial et les seconds le dialecte d'Erzeroum. Une autre colonie des Arméniens de Trébizonde s'est réfugiée et installée après les derniers massacres¹¹ à Batoum, Poti, Sévastopol, Yalta, Kerç [ces trois derniers sites sont en Crimée, FJ]. Rien n'a été publié sur ce dialecte.

Les jeux de couleurs n'existent pas dans la carte d'origine (mais la numérotation est la même), ni l'effet de nappage¹². Les couleurs ici permettent d'opposer les trois groupes et, à l'intérieur de chacun d'entre

⁸ La carte d'origine est à la fin de H. Adjarian, *Classification des dialectes arméniens*, Bibliothèque de l'École Pratique de Hautes Etudes, H. Champion, 1909. Il s'agit de son mémoire de diplôme de l'EPHE, sous la direction de A. Meillet. <http://scans.library.utoronto.ca/pdf/7/19/bibliothquedel173ecol/bibliothquedel173ecol.pdf>

⁹ https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/4/41/Armenian_dialects%2C_Adjarian_1909.png

¹⁰ Op. cit., p. 58.

¹¹ Il s'agit des « massacres hamidiens », 1894-97, sous le sultan Abdülhamid II. Les massacres semblent avoir fait environ 200.000 morts.

¹² Voir les critiques à ce procédé dans 'Les langues rares' p. 5. <https://www.academia.edu/37938203/>

eux, les dialectes ; mais pour les dialectes différents auxquels on a attribué une même couleur (2 et 14 en jaune, par exemple), ou une couleur proche, cette couleur n'est plus significative. L'auteur part d'une analyse classique qui oppose les dialectes occidentaux et orientaux ; il critique cette désignation (demeurée vivante jusqu'à nos jours sous les noms d'arménien occidental et oriental) en remarquant que certains parlers dits occidentaux le sont moins que d'autres dit orientaux, et qu'il existe un troisième groupe. Comme tous les linguistes modernes, il procède par recoupements de traits, c'est-à-dire en cherchant si plusieurs critères de différence se recoupent ou non. Et il constate que certains se recoupent plus ou moins et d'autres pas du tout – c'est ce qu'on constate presque toujours. Cette technique a le grand avantage de ne pas se fier au « ressenti » des locuteurs, qui tendent à réagir au gré de la politique plus que la langue. Le choix des critères et les recoupements qu'on leur suppose peuvent être discutés. Cette carte, même sous sa forme simplifiée, montre bien qu'il n'existe pas de frontière linguistique sans poches résiduelles, enclaves, détours et accidents divers.

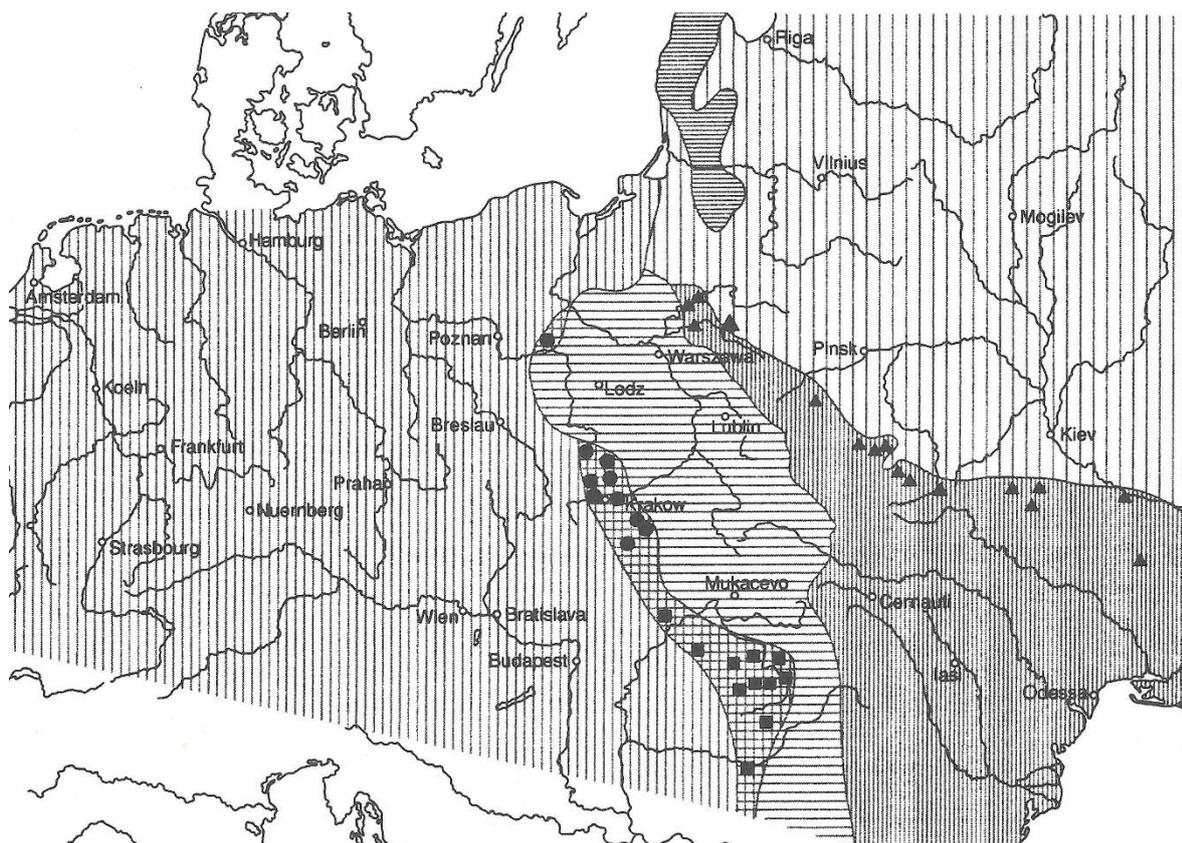
Le critère dont il est question dans la légende de la carte, celui par lequel Adjarian avait tenté de résumer une série de différences entre ensembles dialectaux, concerne notamment le présent de l'indicatif des verbes. En arménien « oriental » (les parties vertes de la carte), ce présent est fait avec un auxiliaire conjugué et un thème verbal pourvu d'un suffixe *-um* ; dans les dialectes « occidentaux » (en jaune-ocre), on n'emploie pas d'auxiliaire, mais une forme conjuguée du verbe lui-même, le plus souvent avec un préfixe *gə-*. Le 3^e branche d'Adjarian (en gris) emploie un auxiliaire mais avec l'infinitif du verbe.

La population yiddishophone (une série de parlers autrefois en distribution réticulaire, où grammaire et lexique allemands jouent un rôle important) a été très durement touchée, en Allemagne nazie puis dans l'URSS stalinienne. Jean Baumgarten écrit que¹³ : « Le nazisme apparaît comme une idéologie linguicide parmi les plus meurtrières du siècle ». Les communautés juives les plus importantes étaient en Pologne et en Ukraine : 4.800.000 personnes env. ; 3.900.000 env. sont mortes et il s'agissait principalement de locuteurs de yiddish. Mais le yiddish était aussi parlé ailleurs et, malgré le nombre des morts, n'a pas disparu¹⁴ ; le milieu social et culturel où il s'était développé, en revanche, s'est effondré.

La carte qui va suivre est conçue sur des critères de prononciation. En simplifiant, on peut opposer quatre grandes zones. (1) Une zone nord-orientale avec Riga, Vilnius, Pinsk et Kiev, où les mots (en graphie allemande) *kaufen* 'acheter' et *Fleisch* 'chair, viande' ont une même diphtongue /ey/ : *keyfn* et *fleysh*. (2) en occident, également un même son pour les deux mots, mais cette fois une voyelle /a/ longue : *kaafn* et *flaash*. Puis (3) et (4), deux zones où les deux sons sont différents. Dans la zone (3) avec Lodz, Lublin, Mukacevo (rayures horizontales), on a *koyfn* mais *flaysh*, donc /oy/ s'oppose à /ay/. Dans la zone (4) avec Cernauti, Iasi en Roumanie orientale et jusqu'à Odessa en Ukraine (rayures verticales), on entend *koyfn* mais *fleysh*. La carte signale aussi des zones différentes, et des points de divergence. Dans aucune de ces régions les communautés yiddishophones n'étaient les seules, mais elles étaient plus ou moins groupées, avec des effets différents selon les régions. Tout cela a disparu.

¹³ Jean Baumgarten, *Le Yiddish, histoire d'une langue errante*, Albin Michel, 2002, p. 213. L'auteur rapporte comment, pendant la II^e Guerre mondiale, au sein des ghettos, les gens réunirent et cachèrent des archives, dans l'idée qu'eux disparus, des documents demeureraient pour témoigner de cette culture assassinée.

¹⁴ Le nombre de 600.000 locuteurs actuels, est avancé par Joshua Fishmann dans un article paru en yiddish en 1999, cité dans https://fr.wikipedia.org/wiki/Yiddish#Le_XXe_siècle



Carte des dialectes yiddish principaux, autrefois. Source¹⁵.

La description que fait Jean Baumgarten de la *yiddishkeyt* permet d'équilibrer certains points importants¹⁶ que nous retrouverons plus loin en citant Saussure :

Max Weinreich a justement défini le yiddish comme 'le langage du *derekh ha-shas*' c'est-à-dire de la 'voie du talmud'. Cette manière de caractériser la langue d'Ashkenaz témoigne de la relation étroite qui existe entre le yiddish et les modes de vie juifs, les coutumes, les usages et les pratiques juives, ce qu'on englobe sous le terme de *yiddishkeyt* (à la fois le judaïsme et la judéité). Non qu'il faille parler d'une séparation rigide, comme le laisse entendre l'interprétation courante du terme de 'ghetto', mais plutôt d'une singularité qui implique la coexistence dynamique, dialectique de deux univers distincts. Cette réalité ne contredit pas l'idée d'une incessante circulation des idées et des hommes, d'un chevauchement, d'une porosité, de transferts culturels et d'une alchimie complexe entre le dedans et le dehors.

Ni l'arménien avant les massacres génocidaires qui ont culminé en 1915-16, ni le yiddish avant ceux de la Shoah puis des persécutions soviétiques, n'étaient des langues simples, stables, uniformes. Le fait dramatique de la destruction, d'autant plus perturbante qu'elle a été planifiée de façon systématique, pourrait pousser à simplifier « la langue » aux dimensions d'un monument funéraire. Mais une des façons de lutter contre le crime et l'oubli, c'est de se souvenir que, dans tous les cas, ces langues furent vivantes et diverses.

¹⁵ Cette carte est empruntée à Neil G. Jacobs, *Yiddish, A Linguistic Introduction*, Cambridge University Presse, 2005, p. 64. Elle est une adaptation de la carte publiée dans *The Language and Culture Atlas of Ashkenazic Jewry*, vol. 1, 1992, p. 50.

¹⁶ Op. cit. p. 21.

2. Les locuteurs vivent, mais les langues meurent quand même

Le plus souvent, la disparition des langues se fait parce qu'on abandonne une langue qu'on parlait, au profit d'une autre, jugée plus importante. Un locuteur qui parle plusieurs langues est contraint ou préfère abandonner l'une d'elles. Deux raisons fréquentes à cet abandon : la minorisation ou l'exil.

Il arrive souvent qu'un parler local soit ressenti comme minable et, plutôt que de le parler, on va choisir d'élever ses enfants dans une langue de « plus grande communication ». Cette minorisation est souvent provoquée par le fait que la langue locale est l'expression d'une culture qui disparaît sur place.

Dans d'autres cas, le locuteur a dû s'exiler, le plus souvent pour trouver du travail, de l'argent. Il aboutit souvent à un milieu où sa langue première est inconnue ou très mineure : il apprend donc, aussi vite que possible, la langue du pays où il trouve de l'argent. S'il a des enfants, il est peu probable qu'ils apprendront sa langue première, sauf parfois s'il a pu reconstituer une famille qu'il avait avant l'exil.

2.1. Souvent le résultat d'une politique affichée

En Russie soviétique, surtout lorsqu'il s'agissait des « petits peuples » que la conquête de la Sibérie avait amenés dans l'orbite russe, on n'a pas nécessairement exterminé les populations « reculées », mais on a souvent pris les enfants pour les élever en internat, afin de les former au monde nouveau : coupés de leurs familles, les enfants ont perdu la langue ; et les populations des parents, parfois relogées sous la contrainte, perdent leurs moyens de subsistance ; le mode de vie change, et la langue première disparaît au profit de la seconde, le russe.

Dans un premier temps, les parents tchouktches ou youkaguirs relogés dans des « maisons modernes » apprennent un peu de russe, tandis que leurs enfants l'apprennent bien. Quand les enfants reviennent à la maison pour les vacances, il est difficile de leur montrer la vie d'avant, que d'ailleurs les enfants russifiés n'ont pas forcément envie de voir. Il est clair que, si les enfants continuent de comprendre la langue première de leurs parents, ils n'en auront qu'une connaissance passive et seront souvent incapables de la transmettre à leurs propres enfants, au cas où ils le souhaiteraient. Le tchouktche fait partie d'un groupe de langues de Sibérie orientale, dont l'économie dépendait autrefois à la fois de la chasse en mer et de l'élevage sur terre. Un recensement plus ou



moins fiable de 2002 fait état d'environ 15.000 Tchouktches, dont une moitié parlerait leur langue à des degrés divers de compétence ; et presque tous parlent le russe ; une proportion croissante de Tchouktches vit dans la capitale locale, Anadyr¹⁷.

Carte ci-contre : Extension des parlers youkaguirs au XVII^e siècle et de nos jours¹⁸.

La langue youkaguire, parlée autrefois en deux dialectes assez différents dans le nord de la toundra sibérienne, n'a plus au total qu'environ 70 locuteurs. Il s'agissait autrefois de chasseurs-cueilleurs ; leur culture a intrigué les explorateurs et ethnographes

¹⁷ Charles Weinstein, qui a vécu avec les Tchouktches, parle leur langue, et les connaît bien, a publié un *Parlons tchouktche* en 2010, L'Harmattan. Il a également traduit du tchouktche (1989) *Peau de phoque*, un récit de l'auteure Veqet.

¹⁸ Cette carte est copiée de https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/4/4e/Yukaghir_map_XVII-XX.png Elle est une adaptation d'une carte russe réalisée à partir de témoignages d'époques diverses, publiée dans *Istorija Sibiri* d'A. P. Okladnikov et V.I. Shunkov, 1968-69, vol. 2.

russes, qui rapportent qu'avant l'influence russe, ces Youkaguirs (ou : Odul) se subdivisaient en 12 ou 13 groupes. Les aléas politiques récents semblent avoir laissé le champ libre à une sorte de « capitalisme sauvage » qui a privé les derniers Youkaguirs de ce qui leur restait de biens. Nous nous trouvons devant des cas où la culture locale, brutalement mise en contact avec un « voisin » tout puissant, est mise en demeure de « s'adapter ».

Cette façon de voir les choses n'a pas disparu, même quand l'exploitation est moins sauvage. Un documentaire récent (2016) diffusé sur la chaîne Arte montre un entrepreneur américain désireux de créer une industrie minière en Amazonie. Les Indiens protestent. L'entrepreneur ne comprend pas pourquoi ces gens, qui vivent dans des villages qu'il évite pudiquement de dire misérables, refusent la vie de mineurs qu'il leur « offre » : ils pourraient vivre mieux, avoir de l'argent, s'acheter des réfrigérateurs¹⁹ :

Si l'on pouvait exploiter cette mine, tous les indigènes auraient un emploi. Et s'ils avaient tous un salaire, ils auraient des conditions de vie bien meilleures. Cela leur permettrait de faire des projets, d'acheter des réfrigérateurs, et de ne plus laisser la viande se perdre et d'avoir à reconstituer les stocks de nourriture tous les jours. Et les femmes pourraient s'occuper de l'éducation des enfants.

C'est un programme colonial : 'Nous avons besoin d'intervenir chez vous pour récolter les richesses que vous êtes incapables de recueillir, et en échange nous vous apportons le bien-être et le progrès. Vous pourriez enfin espérer faire comme nous. Bien sûr, il faudrait d'abord travailler pour nous'.

2.2. Les langues, même rares, dépendent de la transmission aux enfants

Les langues rares sont plus menacées que les autres, mais ce n'est pas en raison directe du moindre nombre des locuteurs. Des langues avec quelques milliers de locuteurs ont traversé tranquillement plusieurs siècles. Sur la plupart des continents, y compris l'Europe, de petites communautés ont « survécu » jusqu'à nos jours, dont il n'y a pas de raison de penser qu'elles aient été beaucoup plus nombreuses autrefois. Ce n'est donc pas le petit nombre qui est nécessairement une faiblesse.

Aujourd'hui, nous les voyons s'effacer : les parlers ruraux français, tant au Sud qu'au Nord, les parlers celtiques, tant en Bretagne qu'en Irlande ou au Pays de Galles, les parlers romans des Grisons, un bon nombre des dialectes italiens et allemands traditionnels – nous pourrions en citer beaucoup d'autres qui (s'ils ne sont pas adossés à une langue nationale dans l'ombre de laquelle ils vivent, comme l'alsacien) apparaissent aux jeunes générations comme des survivances, des sortes de reliques du passé comme le tricot ou les édredons. Naturellement, certains de ces parlers « en voie de disparition » suscitent aussi des enthousiasmes²⁰. Mais la plupart disparaissent dans l'indifférence la plus totale, généralement soulignée par un mépris explicite pour la « poubelle de l'histoire » et les reliquats du passé.

Pourtant, le plus souvent cet anéantissement est plus lent qu'il ne paraît, puisque les parlers romanches – au grand étonnement de tous sauf des locuteurs – sont encore parlés dans certaines communes des Grisons, ou que le frioulan est bien vivant et transmis. J'avais d'abord cru moi aussi, quand je suis allé chercher s'il restait des gens qui parlaient deori en Assam, que personne ne parlait

¹⁹ Laure Delesalle, 2016 « Quand les multinationales attaquent les états ». Consulté entre 10 et 15 décembre 2018. <https://www.arte.tv/fr/videos/069785-000-A/quand-les-multinationales-attaquent-les-etats/> La traduction est celle du documentaire.

²⁰ Il existe aujourd'hui une énorme « littérature », officielle ou non, sur les langues en danger ; les universitaires ne sont pas en reste. Je n'ai aucun mépris – comme le prouve le fait que j'écrive cet article - pour ces initiatives courageuses, dites parfois de « revitalisation », mais j'ai parfois une certaine prudence à l'égard des bonnes intentions. Voir : <http://www.unesco.org/new/fr/communication-and-information/access-to-knowledge/linguistic-diversity-and-multilingualism-on-internet/atlas-of-languages-in-danger/>

plus la langue, parce que personne n'en parlait plus. En me rendant sur place, au terme d'une enquête assez longue, j'ai trouvé de beaux villages où la langue était encore parlée et transmise aux enfants²¹. Cela m'a fait beaucoup réfléchir sur la tendance « occidentale » à croire que ce dont on parle le plus survit le mieux : ce n'est pas sûr ; la publicité, cela peut être bon pour la vente, mais moins sûr pour la survie pratique.

Mais la tendance va presque toujours dans le même sens : les langues rares disparaissent, ou sont de plus en plus rares. La raison est simple : il est de moins en moins évident que les locuteurs élèvent leurs enfants dans le milieu où ils ont été eux-mêmes élevés.

L'urbanisation est une des façons de désigner la cause, surtout si l'on prend en compte le fait que le mode de vie urbain touche de plus en plus les campagnes ; on peut considérer que l'extension des chaînes de magasin d'alimentation, la diversité surtout des produits qu'ils proposent à peu près uniformément, sont un signe clair de l'urbanisation des terroirs. Dès qu'on commence à acheter des œufs et du lait au supermarché, la situation n'est plus rurale. Mais chacun (dans chaque région) peut chercher les critères qui lui paraissent les plus significatifs.

Les langues dépendent de « à qui l'on parle ». S'il existe un cercle des locuteurs locaux stables, qui élève ses enfants, alors on peut attendre un parler local stable, pendant des siècles même s'il est peu nombreux. Cela ne signifie pas que le parler n'évolue pas. Cela signifie qu'il demeure typique d'une communauté ; en général, la « typicité » tend à s'accroître et il peut se faire que les parlers communautaires évoluent assez vite. Si dans une région vous vivez parmi plusieurs cercles : celui de la parentèle dans le groupe régional de villages, mais aussi celui de la ville proche, vous pouvez parler les deux langues, et vos enfants aussi s'ils fréquentent comme vous les deux cercles. Vous passerez, sans même vous en apercevoir, d'une langue à l'autre.

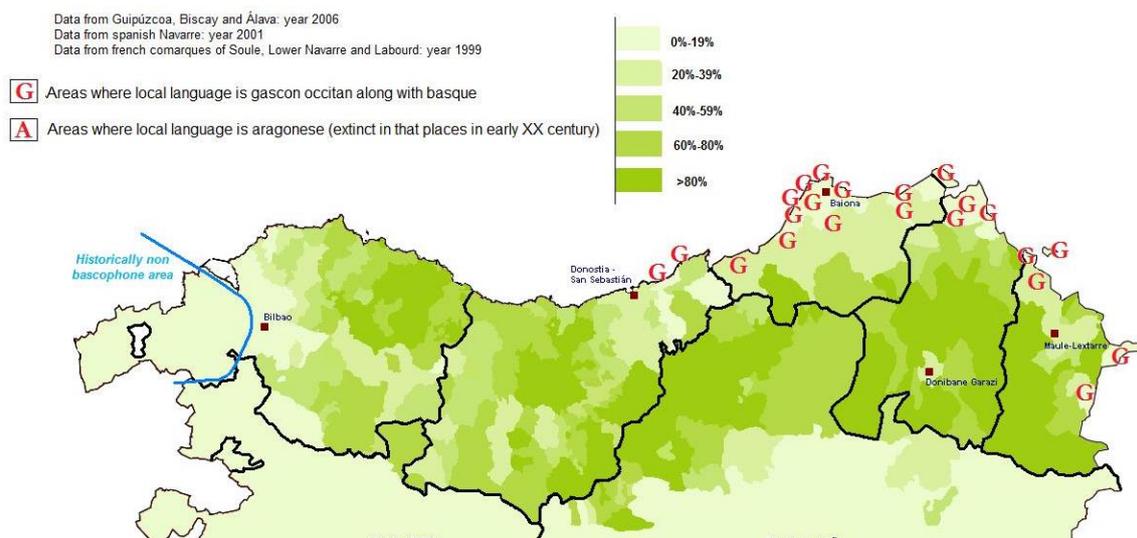
Mais si beaucoup de gens au village ont emmené leurs enfants ailleurs, la langue locale ne sera plus guère transmise. Le taux et l'importance sociale des étrangers « immigrés » peut compter bien sûr. Si dans un village ouzbek de vingt familles, vous avez soudain cinq ou six familles d'ingénieurs russes qui dirigent les affaires, un bilinguisme inégalitaire va s'installer : les russo-phones parleront russe, et les ouzbeko-phones devront apprendre le russe. La même chose se produit dans un bourg gascon où soudain une entreprise « française » s'établit, avec ses cadres et une partie de ses ouvriers. En revanche, si les « étrangers » sont des ouvriers agricoles saisonniers qui viennent pour la récolte des fruits ou la vendange, il y a peu de chance que le parler du village change brutalement ; mais des mots nouveaux peuvent fleurir, selon l'occasion et la sympathie.

Une langue locale disparaît quand le cercle des gens qui la parlent ne transmet plus aux enfants. Le problème est donc moins « identitaire » qu'on ne croit. Il est lié à la façon dont les enfants sont élevés, et ce n'est pas la même chose. Si à l'école vous apprenez « le français de l'école », rien ne vous empêche de le parler quand vous constatez qu'en effet il vous permet d'être compris à la ville plus loin ; et cela ne vous empêche aucunement d'utiliser le parler local avec les locaux. Tout dépend ensuite du choix que vous allez faire pour vos enfants à vous. Dans les enquêtes, il ne suffit pas d'écouter ce que les gens disent, il faut aussi regarder ce qu'ils font, ou ce qu'ils peuvent faire.

2.3. Défense des langues rares : exemple du basque

Nous disons en français « le basque » parce que nous voyons la région comme une entité continue, même si nous savons qu'elle est partagée entre France et Espagne. En outre, la revendication souvent très ferme de « l'identité basque » nous habitue à l'idée d'une langue basque.

²¹ François Jacquesson, 2005, *Le Deuri, langue tibéto-birmane d'Assam*, Peeters, coll. Société de Linguistique de Paris.



Les locuteurs de basque langue première, par commune. 2006. Source²².

Parce qu'on ne peut le comparer à aucune autre langue actuelle, le basque a suscité la curiosité des antiquaires, des voyageurs, des linguistes depuis longtemps²³. Un des spécialistes importants du basque, historiquement, est Louis-Lucien Bonaparte²⁴, dont la carte date de 1866. Sur la carte ci-dessus, qui code par des intensités colorées la proportion des locuteurs (2006) dont le basque est la langue première, on reconnaît le phénomène classique : les agglomérations urbaines détruisent la langue première parce que les gens, éventuellement bascophones, n'enseignent plus leur langue première à leurs enfants. Ce phénomène urbain supplante l'effet de zone : même si la ville est au centre d'une région bascophone (comme Saint-Jean Pied-de-Port), elle impose ses manières. Ainsi en France Baiona (Bayonne) bien sûr, mais aussi Donibane Garazi (Saint-Jean Pied-de-Port), et Maule Lextarre (Mauléon-Licharre) ; le même fait se retrouve en Espagne, peut-être plus fortement parce qu'il est accru par la côte, qui agit maintenant comme une zone urbanisée continue. Au total, on dit qu'environ 10.000 personnes ne parlent que le basque, tandis que les locuteurs de la langue sont, selon un recensement de 2016, 700.000 en Espagne et 50.000 en France.

André Haudricourt expliquait²⁵ que les bergers de transhumance longue qui montaient haut et redescendaient « en bas », comme c'est le cas des Hautes Pyrénées, perdaient leur langue ou ne maintenaient pas de parler particulier, tandis que les Basques, en moyenne ou basse montagne, restaient chez eux entre hivernage et estive, et que c'est pour cette raison que la langue basque a perduré là où, dans d'autres montagnes, la langue s'est perdue. Ce maintien n'a rien à voir avec la « complexité de la langue basque ». La culture basque, à l'époque où le pastoralisme était décisif, est autant un résultat qu'une cause.

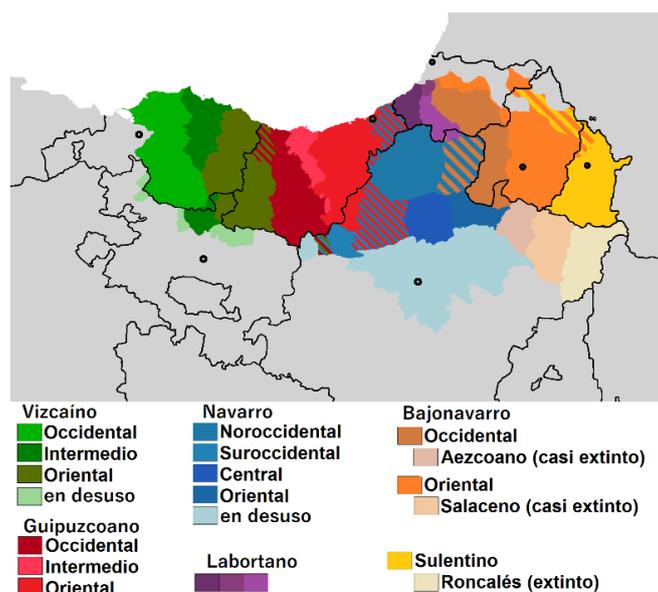
Mais tous ces parlars basques ne sont pas les mêmes, et parfois ne sont pas inter-compréhensibles.

²² <https://es.wikipedia.org/wiki/Euskera> (le bas de la carte a été coupé).

²³ Voir, en français, Jacques Allières, *Les Basques*, PUF, coll. Que sais-je ?, 1977 ; en castillan Julio Caro Baroja, *Los Vascos*, Istmo, 2000 (reprise de la 3^e éd. de 1971).

²⁴ Louis-Lucien Bonaparte (1813-1891) est un des fils de Lucien Bonaparte (1775-1840), frère cadet de Napoléon.

²⁵ Voir ses Propos I, p. 11 à https://www.academia.edu/12488852/Propos_de_Andr%C3%A9_Haudricourt_1



Carte des dialectes du basque. Source²⁶.

La carte ci-dessus retient, dans la diversité des parlers basques, 6 ensembles : biscayen, navarrais, bas-navarrais, guipuscoan, labourdin, souletin. On voit aussi qu'au sud des parlers souletins, en Espagne, existaient naguère des parlers dits ici Roncalés (sur le nom du bourg de Roncal), et qui n'existent plus : le dernier locuteur se serait éteint en 1991. La zone bleu pâle (avec le petit cercle indiquant Pampelune) note aussi une région d'où le basque a disparu assez récemment.

Nous avons vu plus haut d'autres exemples de cette variété, qui est fondamentale historiquement : il n'existe pas de langue qui ne soit locale. Les langues qui sont devenues « supra-locales » se sont superposées sur le « mode stratifié » à des langues locales, et ces langues supra-locales sont au départ des langues locales. Il existe plusieurs « scénarios » pour le développement des langues supra-locales mais dans la plupart des cas les langues supra-locales se sont imposées pour des raisons qu'on peut appeler politiques²⁷.

Le cas du français est exemplaire à cet égard : on sait que le français scolaire, ensuite repris par les media, est développé à partir des parlers d'Île-de-France. On voit clairement sur les cartes de l'*Atlas Linguistique de la France*, dont nous avons plusieurs fois parlé, que la diversité linguistique était considérable avant 1914 sur le territoire français²⁸, et que la langue scolaire est issue des parlers que les philologues appellent 'franciens'. La langue supra-locale est un fait politique lié à la suprématie politique de Paris à partir du XIX^e siècle. C'est ce qu'explique Anthony Lodge dans *Le français, histoire d'un dialecte devenu langue*.²⁹

Conscient de cet émiettement du basque, un comité a créé en 1968 – à la suite de traditions littéraires déjà existantes³⁰ – les bases du 'basque unifié' *euskara batua* ; l'entreprise connaît une seconde étape en 1973 lorsqu'il s'agit de proposer un système verbal (complexe en basque, et divergent d'une région à l'autre) commun aussi. Or, les dialectes, réalité vivante, étaient à la fois la raison d'être, et un obstacle à l'acceptation d'un 'basque commun'. Les spécialistes qui ont conçu ce basque commun se sont basés

²⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Dialectes_du_basque. C'est à peu près la carte de Koldo Zuazo. Il existe plusieurs classifications des parlers basques, indiquées dans l'article en référence.

²⁷ On connaît la formule popularisée par Max Weinreich, d'abord en yiddish : 'une langue, c'est un dialecte avec une armée et une flotte.'

²⁸ Voir aussi 'Comment faire la linguistique historique' à <https://www.academia.edu/36228041/>

²⁹ R. Anthony Lodge, *Le Français. Histoire d'un dialecte devenu langue*, 1997 (1993 en anglais), Fayard.

³⁰ Le 'Que-sais-je' de Jacques Allières consacre un chapitre aux traditions orales et écrites en basque.

sur les dialectes qui leur semblaient principaux, les moins atypiques, en essayant d'en harmoniser les traits divergents. Le modèle, si l'on peut dire, a été plutôt les parlers guipuscoans et labourdo-navarrais (en rouge et bleu + violet sur la carte). Ce basque unifié a statut officiel en Pays-basque espagnol, à côté du castillan, un corollaire de la création en 1979 d'un gouvernement régional ; mais pas en France. Il est enseigné officiellement en Espagne, et enseigné en France par un réseau d'écoles volontaires.

Les parlers basques les plus divergents de cette norme sont les parlers souletins (en jaune) – ce qui crée un ressentiment local, car en Soule (à Tardets par exemple) le basque commun est parfois vu comme hostile au parler local. En effet, dit-on, s'il faut pousser les enfants à parler basque, pourquoi leur apprendre une langue que leurs grands-parents ne comprennent pas ? Ou : s'il faut conserver le basque, autant conserver le sien plutôt que de l'apprendre comme une langue étrangère – et tant qu'à apprendre une langue étrangère, apprenons le français (ou le castillan) ! Ces raisonnements s'appuient sur la fragilité du tissu social où vit la langue basque, et doivent être pris au sérieux³¹.

En théorie, il suffit de parler le basque souletin avec ses grands-parents, et le basque unifié si l'on sort de la Soule pour aller dans les autres provinces. En pratique, c'est moins simple car pour son locuteur l'image du basque est souvent celle d'une langue locale, intime, et non pas d'une langue étrangère. C'est pourquoi il existe une résistance au basque unifié 'imposé de l'extérieur'. En Espagne, la situation est en partie plus simple : les dialectes cèdent plus ou moins la place au basque unifié, d'une part parce qu'il est souvent proche du dialecte, et de l'autre parce qu'il s'agit d'une sorte de rivalité d'orgueil entre deux langues qui se veulent à parts égales : basque contre castillan. Dans ce cadre, le locuteur ne voit donc aucun inconvénient à donner un statut officiel au basque, un statut national même s'il le faut. Lui objecter 'le grain de la voix' du dialecte de ses grands-parents n'a aucun sens car le locuteur considère que les querelles de clocher du passé ne sont plus de saison devant l'urgence de dresser un front commun. N'insistons pas : dans cette posture et ce vocabulaire, on aura reconnu les ingrédients de la politisation du problème. La langue est devenue un élément, souvent déterminant, d'un argumentaire de type national.

On peut comprendre cette volonté car, bien souvent, la seule régionalisation aboutit soit à la minorisation tacite, soit à la folklorisation.

2.4. La minorisation tacite

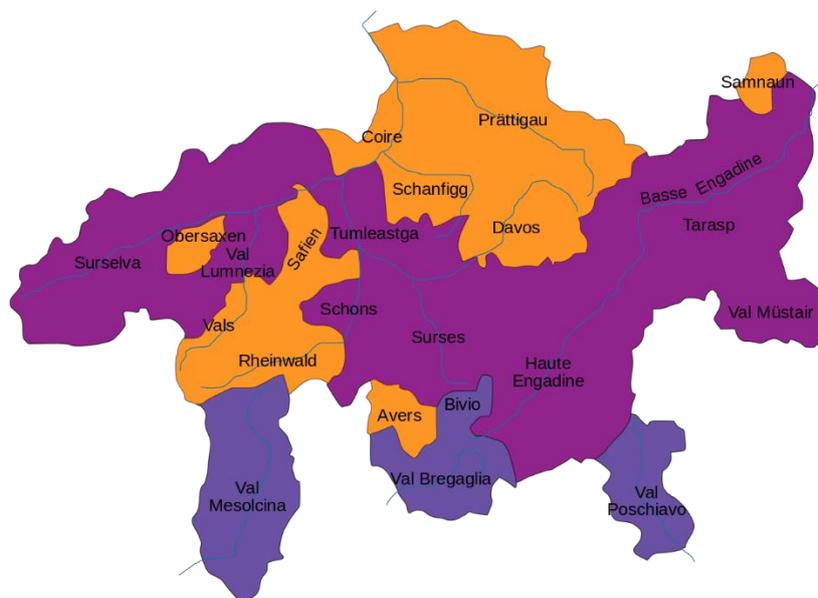
Récusant pour des raisons politiques l'antinomie par laquelle Ferdinand de Saussure décrivait le développement des langues, la double pression de la force d'intercourse et de l'esprit de clocher³², (c'est-à-dire des forces qui rassemblent les langues et celles qui les différencient), ceux qui voient les langues comme des symboles nationaux tendent à vouloir les « statufier » : non seulement leur donner un statut jugé prestigieux, mais les transformer en statue.

L'étude des cas montre une réalité plus compliquée. L'idée « régionaliste » est de dire : nous ne prétendons pas au statut national, mais nous voulons « être chez nous », et la solution fédérale nous convient. En Suisse on parle allemand, français, italien et romanche, parlons le basque au Pays-Basque. La Suisse conserve assez bien trois de ses langues – celles qui sont adossées aux pays voisins, mais perd peu à peu les parlers romanches qui, dans les Grisons sont encore parlés mais dans quelques poches. Le romanche a si l'on veut « raté le virage basque » :

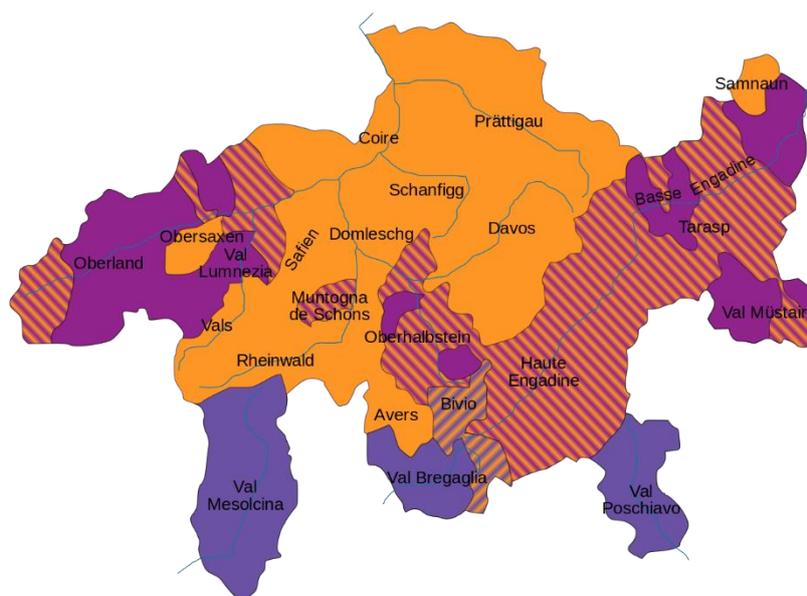
³¹ Voir l'article de J.-B. Coyos, Souletin et batua : pour un duo plutôt qu'un duel. Société d'Etudes basques, 2001, 77-84. Voir à https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/file/index/docid/52311/filename/2001_Souletin_et_batua.pdf

³²

https://www.academia.edu/36847356/Saussure_et_la_linguistique_des_sociétés._Esprit_de_clocher_et_force_dintercourse



Les langues majoritaires dans les Grisons suisses, par région. En 1860.
Bleu : dialectes italiens. Jaune : dialectes allemands. Violet : dialectes romanches³³.



Les langues dans les Grisons suisses. En 2000.
Zones striées : régions où les dialectes allemands sont devenus très majoritaire.

La Suisse n'est pas un pays-refuge : les langues s'y étiolent comme ailleurs. Souvent, les parlers locaux disparaissent parce qu'ils sont associés à une culture rurale qui disparaît ou a disparu. En Europe occidentale, puis orientale, la vie urbaine s'est substituée à la vie rurale souvent jusque dans les campagnes.

³³ Source : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Grisons_1860_linguistic_map-fr.svg La seconde carte provient également de <https://fr.wikipedia.org/wiki/Romanche>

2.5. La perversion folklorique

La transmission de la langue est différente de celle d'autres signes culturels « identitaires », qui ont été folklorisés³⁴ avec ardeur par les gouvernements centraux : la danse, la cuisine. Vous pouvez sans difficulté apprendre la lambada ou la csárdás³⁵ hongroise, même en banlieue parisienne, et le poulet basquaise peut être imité agréablement à New York. On peut imaginer un groupe d'émigrés corses à Hong-Kong qui égaie ses soirées en dansant la mazurka. Ce serait beaucoup plus difficile pour des Chinois ou des Argentins avec la chanson napolitaine qui, outre sa musique, possède des paroles, même dans *Funiculi funiculà*.

Parmi les arts que les gouvernements ont soutenu avec joie, vient aussi le costume. Il n'est guère d'état centralisé qui n'ait décidé que chaque province avait un remarquable costume régional. Les ministères ont souvent versé quelque argent pour organiser des défilés (contrôlés), souvent des musées, où l'on explique comment telle bande noire en bas est typique de telle province reculée ; ou bien l'était. L'engouement des pouvoirs centraux pour la folklorisation va parfois loin. Les catégories de « signes identitaires » (il s'agit en effet de sémiotique) sont assez nombreuses, et les favorites sont toutes celles où l'on ne parle pas.

Car il n'existe pas beaucoup de visiteurs dans les musées de la parole. On peut regarder avec intérêt des costumes, surtout s'ils ne sont pas trop inventés, écouter les balalaïkas locales quand elles sont gracieuses, manger le poulet basquaise avec intérêt, mais écouter plus de vingt secondes une langue où l'on ne comprend rien, c'est beaucoup demander – surtout si ensuite il faut écouter un second enregistrement dans une autre langue. Les documents passionnants qu'on peut écouter sur Gallica (dont les Archives de la Parole de Ferdinand Brunot³⁶) ou sur le site de l'INA³⁷ (l'Institut National de l'Audiovisuel) réclament un minimum de préparation. Pourquoi ? Parce qu'une langue se parle à plusieurs et que, même avec un haut degré de convention comme dans les conversations polies, on ne peut pas toujours prévoir ce que les autres vont dire. C'est le principe même de la parole.

2.6. Le biais dans la présentation des faits : mépris du bilinguisme

La minorisation des « langues régionales », comme on dit en Europe, n'est qu'à peine ralentie par leur statut officiel. Le galicien, *gallego*, est parlé dans le Nord-ouest de la péninsule ibérique, au nord du Portugal. Divers groupes politiques débattent pour décider s'il s'agit d'une variante du portugais ou d'une langue à part. Mais quelle que soit l'opinion qu'on en ait, cela ne change aucunement le fait central : le nombre des locuteurs va en se réduisant. Des statistiques montrent qu'en 2003, 1.113.000 personnes ne parlaient qu'en galicien (qu'on le considère comme un dialecte ou comme une langue n'y change rien). En d'autres termes, le galicien ne pouvait être que leur langue première. Ils ne sont plus que 789.000 en 2013. Par rapport à l'ensemble de la population du pays concerné, on est passé de 43 % à 31 %, et il n'y a aucune raison crédible pour que le processus s'arrête. Il peut se ralentir, mais il est très peu probable qu'il s'arrête. C'est ce qu'illustrent aussi les deux cartes qui suivent.

³⁴ Le folklore, au sens d'étude des « arts et traditions populaires » est une excellente chose. Ce qui en cause ici, c'est la folklorisation, qui est la transformation d'une culture locale en symboles destinés à « représenter » telle ethnie sur la scène nationale, au lieu de la faire vivre.

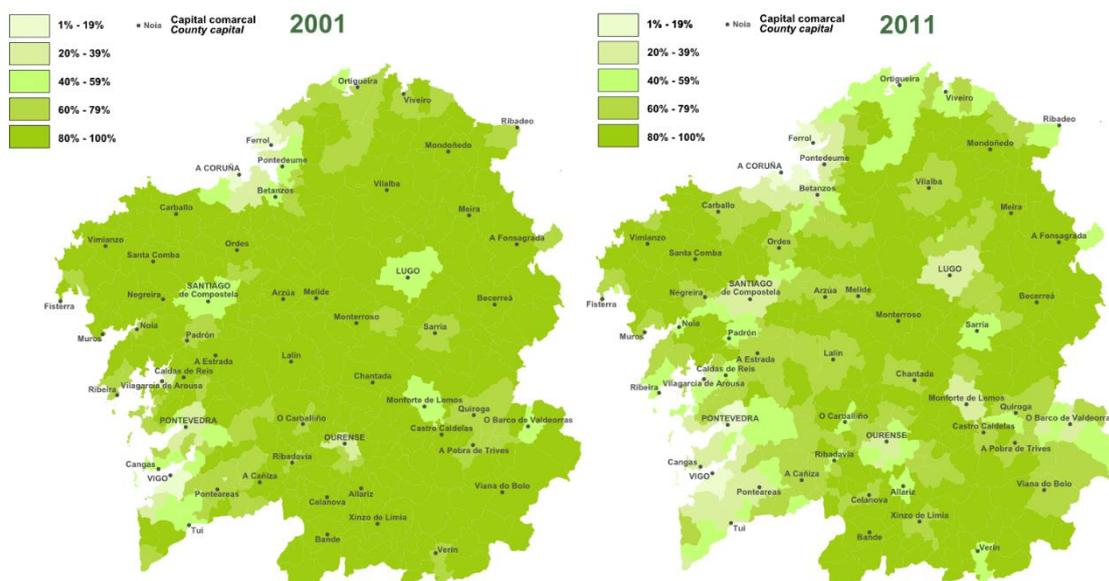
³⁵ Prononcer 'tchardach'.

³⁶ <https://gallica.bnf.fr/html/und/enregistrements-sonores/archives-de-la-parole-ferdinand-brunot-1911-1914>

³⁷ <https://www.ina.fr/archives/>

Falantes de galego como primeira lingua. Censos de 2001 e 2011
Speakers of Galician as first language. 2001 and 2011 population censuses

Source: Instituto Galego de Estatística



Locuteurs de galicien en 2001 et 2011. Source³⁸.

Remarquons que les questions posées dans le recensement qu'on nous présente sont tendancieuses. Les quatre choix proposés sont : « la personne parle habituellement »

	2003		2013	
	nbr	%	nbr	%
Toujours en galicien	1.112.670	42,9	789.157	30,8
Plus en galicien qu'en castillan	471.781	18,2	513.325	20,0
Plus en castillan qu'en galicien	484.881	18,7	563.135	22,0
Toujours en castillan	506.322	19,6	664.052	25,9
		99,4		98,7

Résultats (abrégés) du recensement³⁹.

Cette présentation suggère que, des deux langues, c'est l'une ou l'autre, avec une zone provisoire de remplacement. L'idée qu'on puisse parler l'une et l'autre mais selon les circonstances (en privé et en public, par exemple), n'apparaît pas. En réalité, on voit qu'en 2013 la majorité relative (42 %) des locuteurs est bilingue, et que la question posée est douteuse parce qu'elle confond deux questions : le fait qu'une personne donnée parle « plus » le castillan⁴⁰ que le galicien peut être dû à sa compétence ou bien à l'occasion. Il peut parler « plus » le castillan parce qu'il vit en ville ou a épousé une personne non galicienne, sans que sa compétence soit diminuée quand il parle avec d'autres gallego-phones, ses parents par exemple. La question posée, puis la présentation des résultats, incite à une lecture anti-bilingue des résultats : on conclut : « une langue est en train d'être remplacée par l'autre ». La plupart des questionnaires et des statistiques ignorent le bilinguisme. Les conséquences sont désastreuses.

³⁸ https://es.wikipedia.org/wiki/Idioma_gallego ou https://en.wikipedia.org/wiki/Galician_language.

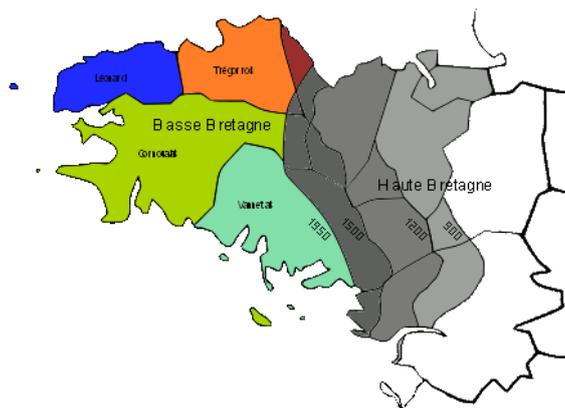
³⁹ La source, qui est l'Institut galicien de statistique, donne la question posée : « Persoas segundo a lingua na que falan habitualmente. Galicia e provincias. »
<http://www.ige.eu/igebdt/esqv.jsp?ruta=verTabla.jsp?OP=1&B=1&M=&COD=2951&R=9912%5B12%5D;0%5Ba11%5D&C=1%5Ball%5D;2%5Ball%5D&F=&S=&SCF=>

⁴⁰ Le portugais est bizarrement absent ici.

2.7. Le biais dans la présentation des faits : fantasme de la frontière

Le fait que parler local et langue commune se ressemblent ou pas n'a qu'une importance secondaire. Dans l'exemple précédent du bilinguisme galicien / castillan, il s'agit de deux langues que le locuteur de français jugera proches. Il existe des formes mixtes que l'opposition entre galicien et castillan néglige probablement – et une variété des parlers galiciens que les cartes ci-dessus négligent. Le même « conflit » existe entre breton et français qui sont deux langues complètement différentes.

On cherche souvent à situer « la frontière », à telle ou telle époque⁴¹. L'idée est un pays = une langue. Voici une carte⁴² qu'on trouve sous le titre : « Évolution du glissement vers l'ouest de la frontière linguistique entre 900 et le XXe siècle ».



Une carte linguistique présentée comme historique.

Cette carte porte le risque de nombreuses confusions. Tout d'abord, on ne sait pas bien ce que sépare cette noire frontière : qu'y a-t-il de chaque côté ? Le texte nous apprend l'existence du gallo, que rien ne signale sur la carte. La carte figure par cinq couleurs (et quatre noms) ce qu'on interprètera comme des parlers différents – je vais y revenir. Surtout, la « frontière » suggère fortement que dans les pays riants et en couleur, à gauche, on ne parle (ou parlait) que breton, tandis qu'à droite dans les zones sombres on ne parle qu'autre chose. De ce fait, on ne comprend plus comment la frontière a changé. Or, si la frontière a bougé, selon un modèle qui pose les mêmes problèmes d'analyse qu'avec le galicien, c'est bien parce qu'il existait, et qu'il existe toujours, une proportion de locuteurs bilingues. Il est clair que c'est ce bilinguisme qui est fondamental pour comprendre l'évolution des faits... et c'est précisément ce bilinguisme que la carte refuse de représenter.

Cette carte représente, avec plus ou moins de simplification, la région où demeurent des locuteurs de breton, et non pas la « région où l'on parle breton ». Si j'insiste, ce n'est pas pour nier le rétrécissement progressif des localités où l'on parle breton – rétrécissement qui n'est que trop évident, et qui a donné lieu à des efforts divers de « rebretonnisation », par l'école ou autrement ; c'est parce que de telles cartes ne nous aident pas à comprendre ce qui se passe. Par exemple, cette carte néglige le rôle fondamental des villes et des voies de communication dans la débrettonnisation. Les deux cartes

⁴¹ L'*Atlas linguistique de Basse-Bretagne*, de Pierre Le Roux, (1927), es à <http://sbahuaud.free.fr/ALBB/> Notons que tous les locuteurs consultés par Pierre Le Roux au cours de ses enquêtes étaient bilingues, parce qu'il n'était pas possible de faire remplir les questionnaires à des monolingues ; mais cela signifie aussi qu'au temps de ses enquêtes (1911-13 puis après-guerre jusqu'en 1920) Le Roux trouvait des locuteurs bilingues partout. Pour la période plus récente, il faut consulter le *Nouvel Atlas linguistique de la Basse Bretagne* de Jean Le Dû, paru en 2001, et qui traduit des enquêtes réalisées au cours des années 1990.

⁴² https://fr.wikipedia.org/wiki/Fronti%C3%A8re_linguistique_bretonne

linguistiques de Galicie, plus précises, nous le montrent mieux, si du moins l'on connaît assez bien la région pour interpréter la carte.

2.8. Langues rares pour modes de vie minorisés

Une raison majeure de la « mort des langues » est le massacre des gens qui les parlent. Les exils et déportations – même l'exil pour trouver du travail – est aussi une dimension dramatique, comme l'ont montré l'exemple de l'Italie⁴³ et, bien sûr, d'autres plus récents.

La raison principale de « la mort des langues » est la pression qu'on effectue sur les vivants pour qu'ils n'enseignent pas à leurs enfants leur langue première. On ne cesse d'entendre que les langues rares sont gentilles mais inefficaces, qu'elles sont bien aimables mais dépassées, charmantes mais ridicules. Elles sont *vintage*. En gros, on nous explique qu'elles ne sont pas adaptées au monde contemporain. A vrai dire, on voit en France les parents d'élèves, effrayés par le destin de leurs enfants, supplier qu'on leur enseigne l'anglais⁴⁴ dès l'âge tendre – de sorte qu'on soupçonne que cette quête éperdue de la langue enfin « adaptée au monde actuel » recèle une maladie savamment entretenue.

Quand bien même une communauté locale (non nationale) aurait compris qu'il est possible de parler plusieurs langues, par exemple le savoyard et le français, ou une variété sarde et l'italien, ou un parler souabe et l'allemand, on constate que la langue première continue de reculer⁴⁵. Pourquoi ? Parce que, le plus souvent les parlers ruraux d'Europe ne correspondent plus à la façon moderne de vivre. Que peut-on dire par là ? Comme il s'agit de langues, il s'agit surtout de « socialités ». Le breton se parlait parce qu'il était le foyer d'une culture particulière, liée à des pratiques de métiers, de loisirs, ou de vie commune, et à des sociétés en conséquence ; mais cette culture a beaucoup disparu. Il faut aller enquêter sur les métiers où il est encore possible de s'exprimer en breton sans s'exposer au mépris ; et il est clair que si les métiers locaux se mettent à interdire la langue locale, on se demande où elle peut dignement se réfugier – de façon durable.

Les néo-ruraux, qui aiment les machines modernes et veulent bien habiter la campagne à condition de bénéficier d'une « liaison haut-débit » (les municipalités essaient d'y pourvoir), parlent comme à la ville parce que, en réalité, leur mode de vie est urbain. Ils essaient parfois d'apprendre la langue locale, comme le montre l'étude de Christiane Dunoyer pour le Val d'Aoste⁴⁶. Mais leur sentiment premier d'avoir un nouveau jouet devient plus distant quand ils découvrent qu'il s'agit d'une vraie langue, et d'une langue différente qui leur faciliterait à coup sûr l'accès à un monde rural que, la plupart du temps, ils n'ont pas envie de vivre. Voici un extrait de la conclusion de l'étude :

Notre intention n'était pas de composer un hymne de victoire en l'honneur du franco-provençal, au moment même où la société valdôtaine⁴⁷ globalisée et la société globale tout court s'approprient

⁴³ Entre 1875 et 1914, devant la misère, plus de 25.000.000 d'Italiens durent quitter le pays pour chercher du travail. Au début de cet exode (d'abord les hommes en bonne santé), les destinations furent les pays voisins, et la France en particulier ; à la fin du siècle, l'exode outre-atlantique s'est développé. Dès que les hommes avaient trouvé du travail, ils faisaient venir leur famille. Voir <https://altritaliani.net/> et l'article de Giulia Del Grande (juillet 2018, consulté le 18 décembre 2018) <https://altritaliani.net/immigration-italienne-en-france-et-dans-le-monde-dates-lieux-et-reperes-chronologiques/> Voir aussi Tullio Di Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Laterza, 2011 (1970²).

⁴⁴ Malgré les tentatives des ministres successifs de l'Éducation nationale pour tenter de préserver une riche gamme de langues dans l'enseignement public secondaire, l'enseignement de la « première langue vivante » en classe de 6^e est aujourd'hui à plus de 90 % dévolu à l'anglais. Sous la pression des parents d'élèves.

⁴⁵ Voir l'exemple détaillé que donne Tania Paciaroni : 'Dialecte et italien standard à Macerata. Du côté du locuteur' (2015), www.academia.edu/32331605/ Macerata est une petite ville de la région des Marches.

⁴⁶ Christiane Dunoyer, 'Les Nouveaux Patoisants en Vallée d'Aoste'. Région Autonome de la Vallée d'Aoste, Assessorat de l'Éducation et de la Culture. Accessible sur Academia.

⁴⁷ 'valdôtain' est l'adjectif qui correspond à Val d'Aoste.

à sonner le glas de cette langue vieille de siècles, tout en la considérant massivement comme le symbole le plus parlant de la tradition valdôtaine, et que les locuteurs francoprovençaux avouent leur impuissance face à l'avancée des grandes langues de communication. Malgré ce recul indéniable, une étude anthropologique prudente recouvre tout son sens face à un phénomène de contre-tendance comme celui des nouveaux patoisants (...)

3. Conclusion : de quoi meurent les langues ?

Il y a d'abord le cas dramatique, mais toujours réel, des langues qui disparaissent avec les populations qu'on extermine. Ici, le linguiste laisse le pas à l'homme pour une protestation véhémement, mais le linguiste confirme la protestation de l'homme tout court.

Il y a ensuite le cas, souvent dramatique aussi, des populations déplacées. Soit en masse par la misère, soit par unités quand il faut trouver des ressources – mais les unités peuvent devenir très nombreuses. Cette fois, souhaitons qu'il y ait moins de morts, mais les conséquences linguistiques sont évidentes. Dans le « nouveau monde », le plus souvent dans la banlieue des villes où l'habitat est moins cher, l'immigré n'oubliera pas sa langue. Mais la vraie question, c'est la transmission aux enfants.

C'est aussi la question centrale dans tous ces cas, très nombreux depuis le XX^e siècle, où un bilinguisme entre un parler régional et une langue nationale, né au siècle précédent, recule et disparaît au profit d'une seule langue, « la plus grande ». En réalité c'est la langue qui permet de continuer de comprendre quand on change d'endroit. Cet écrasement par le haut de la superposition des langues, dans un plurilinguisme stratifié qui a été longtemps vivant, traduit le mouvement croissant des populations.

Au XXI^e siècle, la « mobilité » généralement vantée comme un avantage, quand elle n'est pas vendue avec les apparences d'une liberté sous l'adjectif « nomade », n'est le plus souvent qu'une contrainte liée au travail. Cette nouvelle forme de la migration laborieuse présente les parlers locaux comme sympathiques, mais retardataires : soit comme nostalgie rétro, soit comme un jeu pour les loisirs, entre deux contrats. Il s'agit de les montrer au néo-nomade comme un néo-folklore.

Vincennes, 18 décembre 2018

Version 2, retouchée pour la fin, 20 décembre

Note sur le concept de « diglossie »

Les collègues linguistes seront peut-être surpris qu'à aucun moment je n'aie employé le terme de « diglossie », défini par Charles Ferguson en 1959 dans un article devenu célèbre à un moment où la linguistique conquérait une renommée considérable dans les sciences sociales. Le terme avait été créé par William Marçais dans sa description de l'arabe en 1930. La diglossie est une stratification tronquée : il s'agit de la superposition d'une langue parlée locale et d'une langue normée écrite. La langue parlée est transmise par la famille ou le milieu social, tandis que la norme écrite n'est pas une langue parlée courante, et reste le plus souvent écrite – l'enjeu étant que la langue « supérieure » est un outil d'élévation sociale (qui a d'ailleurs un sens différent dans les Etats-Unis de Ferguson et dans les populations arabophones dont parle Marçais). La diglossie n'est distincte du bilinguisme que si la « variété haute » est artificielle. Marçais et Ferguson étaient parfaitement conscients de la plasticité du concept, et aussi de la pénétrabilité réciproque des deux « variétés ».

Ce que je décris ci-dessus (et ailleurs) sous le nom de « mode stratifié » est un bi- ou pluri-linguisme, et il n'a pas nécessairement les implications de « variété haute / variété basse » qui hantent les sociologues américains plus européens qui ont souvent le souci de la fracture sociale. Les langues rares disparaissent non pas parce qu'elles sont un dialecte dévalué ou socialement mal noté, mais parce qu'elles sont liées à des cultures locales dont les pratiques ont disparu, et écrasées par le poids de langues de plus grande diffusion qui se présentent comme modernes et efficaces. Ce n'est en général nullement la langue qui est en question, ni la « manière de parler » qui serait considérée comme vulgaire ou basse. La « stratification » dont je parle est une superposition où, en bas, on a les langues rares, au-dessus des langues de vaste diffusion régionale, au-dessus des langues de plus grande diffusion encore, la stratification dépendant évidemment de chaque situation.

J'ai donc pu « faire sans » le concept de diglossie, simplement parce que ce dernier, dont je ne nie pas l'utilité dans certains cas, me paraît réducteur, ou peu adapté. Les langues dont je parle ne sont pas entachées par une « évaluation » positive ou négative, ni au « regard social » générateur de vanité ou de honte. Hormis les cas de massacres des populations, ou d'exils, la disparition des langues rares est due à la combinaison de (1) la disparition du mode de vie dont elles permettaient l'expression de façon exemplaire, (2) la propagande active pour le goût du jour, qui est très souvent l'expression faussement candide du commerce massif.